



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume II.

Montréal, (Bas-Canada) Août, 1858.

No. 8.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—Poésie: Le temps et l'éternité, par M. A. de Puisque.—Origine de diverses locutions proverbiales.—ÉDUCATION.—Pédagogie: De l'utilité des exemples familiaux et de l'emploi des moyens sensibles dans l'éducation.—Comment un maître peut réformer sa classe, par J. J. Rapet.—Hygiène et médecine des enfants par la comtesse de Ségur, (suite).—Exercices pour les élèves des écoles.—Vers à apprendre par cœur: Tableau de la vie des champs, par Audinot.—Exercices de grammaire.—AVIS OFFICIELS: Directeur de municipalités scolaires.—Avis important aux secrétaires-trésoriers.—Diplômes décernés par le bureau des examinateurs catholiques du district de Montréal, et par ceux de Québec, des Trois-Rivières et de Sherbrooke.—AVIS AUX INSTITUTEURS.—Deux oisifs du département de l'Instruction publique.—Instruction disponible.—ÉDITORIAL.—Architecture des écoles, (suite).—Caisse d'économie des instituteurs.—Échanges internationaux.—Rapport du surintendant de l'Instruction publique pour 1858, (suite).— Petite revue mensuelle.—Distributions de prix: Pensionnats des dames Ursulines de Québec et de l'Hôpital Général de Québec.—DOCUMENTS OFFICIELS.—Liste des nouvelles pensions accordées sur la caisse d'économie pour 1858.—ANNEXES.

Mais l'épreuve est ici; là-haut, la récompense;
Laisse-ns gronder l'orage et voguons vers le port;
Soumis et résignés, que l'humble patience
Soit la force du faible et la vertu du fort!

Dieu pour tous, Dieu partout, au ciel et sur la terre,
L'orgueil en s'isolant rétrécit l'horizon;
Atome, il serait moule, et voudrait de sa sphère
Au créateur lui-même imposer la prison.

Des jours, des mois, des ans, les limites sont valées;
Le temps marche sans cesse et sans cesse il détruit.
Mais tout se renouvelle, et les races humaines
Semblables aux forêts, se repeuplent sans bruit.

C'est l'ordre universel, c'est la loi de chaque être:
D'une chaîne sans fin mystérieux anneaux;
Ce n'est pas pour nous seuls que Dieu nous a fait naître;
Notre sort est d'unir les tombes aux berceaux.

La vie, immense fleuve, au cours intarissable,
Jamais de son niveau ne rompt l'égalité,
Et nous porte un par un, grains d'or ou grains de sable,
À l'océan sans bord qu'on nomme éternité.

A. DE PUISQUE.

(Extrait du recueil de l'Académie des Jeux-Floraux—année 1857.)

Origines de diverses locutions proverbiales.

CE QUE C'EST QUE FAIRE DES CHÂTEAUX EN ESPAGNE.

Transportez-vous dans le pays des rêves, laissez aller à son gré votre imagination vagabonde, fondez sur de vagues espoirs les projets les plus insensés, demandez à l'avenir de réaliser vos chimères, et, comme la laitière et le curé de La Fontaine, vous ferez des châteaux en Espagne. "Une rêverie sans corps et sans sujet légèreté notre âme et l'agite: que je me mette à faire des châteaux en Espagne, mon imagination m'y forge des commodités et des plaisirs de quels mon âme est réellement chatouillée et réjouie." (Montaigne.) Rôver une fortune, une position brillante, un rang élevé, de la gloire même, c'est plus ou moins rêver des châteaux, et jusque-là on s'explique la comparaison. Mais pourquoi en Espagne? Serait-ce que dans la péninsule un château est plus agréable et plus délicieux que partout ailleurs? Non, c'est qu'il n'y a pas de châteaux dans ce pays, et que vouloir les honneurs ou la fortune qu'on n'a pas, c'est vouloir des châteaux en Espagne. On ajoute, pour ne laisser aucune incertitude et pour rendre plus exactement compte des mots faire ou bâtir des châteaux, que, dans le temps où les Maures faisaient de fréquentes excursions en Espagne, il était défendu de bâtir dans la campagne des châteaux dont les ennemis auraient pu s'emparer et où ils se seraient fortifiés. Nous ne savons si autrefois les châ-

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE TEMPS ET L'ÉTERNITÉ.

L'homme n'est qu'un enfant qui sourit et qui pleure
Au moindre jeu du sort, au moindre coup du temps;
Ses désirs, ses regrets se brisent d'heure en heure
Comme les feux du prisme ou les flots inconstans.

Le front voilé de deuil, quand finit une année,
Le cœur vole empressé vers celle qui la suit;
L'espérance embellit la première journée:
C'est l'aube qui succède à l'ombre de la nuit.

Ainsi, le voyageur abandonnant la plage
Où de ses compagnons le sort l'a séparé,
S'élançant impatient sur un nouveau rivage
Dont le malheur encor ne s'est pas emparé.

Mais bientôt du passé reparait l'inertisme;
Car nous portons en nous un mal que rien n'endort!
Et plaisir ou chagrin, tout ce qu'un jour consume,
Fruit tombé de la vie, est un germe de mort.

Faut-il s'en affliger? la plainte est inutile:
Chaque âme souffre trop pour donner sa pitié;
Elle l'absorbe en elle, et ce baume stérile
Ne peut de ses douleurs assoupir la moitié.

Ah! si tout finissait sur la terre où nous sommes,
Que de justes clameurs monteraient jusqu'au Dieu
Qui, bornant son pouvoir à tourmenter la humanité,
Se ferait de leurs maux un exécrable jeu!